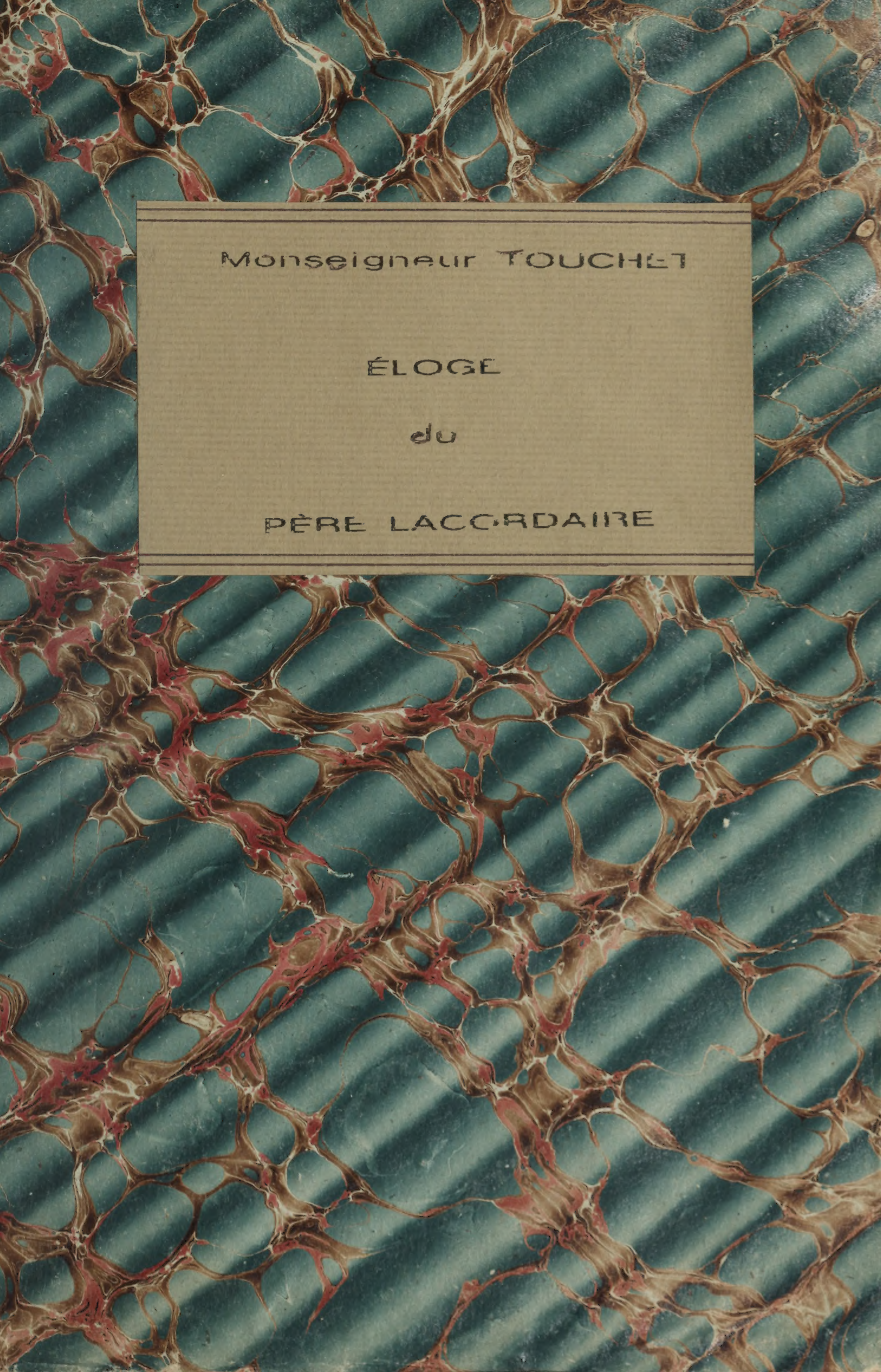

Monseigneur TOUCHET
ÉLOGE
du
PÈRE LACORDAIRE

Monseigneur TOUCHET

ÉVÊQUE D'ORLÉANS

ÉLOGE

DU

PÈRE LACORDAIRE

RESTAURATEUR DE L'ORDRE DE S. DOMINIQUE EN FRANCE

PRONONCÉ A NOTRE-DAME DE PARIS

DANS LE

CENTIÈME ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE

LE 12 MAI 1902

PARIS

BUREAUX DE L'*ANNÉE DOMINICAINE*

7, RUE DE LA CHAISE

1902

Eminentissimes Seigneurs,
Messeigneurs[1],
Messieurs,

Ainsi donc, il se rencontre un homme, mort depuis tantôt quarante ans, dont le nom excite encore l'enthousiasme!...

Le dix-neuvième siècle, qui oublia un si grand nombre de ses fils, auxquels il avait inconsidérément promis l'immortalité, n'a pas oublié celui-là et, descendant au tombeau où s'ensevelissent les âges, il a légué à son héritier une mémoire qui lui fut précieuse.

Plus même va le temps, plus ce privilégié grandit et s'illumine, assez semblable aux

1. Leurs Em. Mgr Richard, cardinal-archevêque de Paris, Mgr Langénieux, cardinal-archevêque de Reims; S.Excel. le Nonce Apostolique; Leurs Grandeurs Nosseigneurs les archevêques de Bagdad, de Chambéry, de Péluse, et les évêques de Cahors, d'Amiens, du Mans, de Nice, de Bayeux et de Perpignan.

belles montagnes, dont on saisit mieux les architectures, le vêtement de clartés et d'ombres, la couronne de glaces et de neiges, à mesure qu'on se retire d'elles dans un certain recul.

Lacordaire! Lacordaire! Ces trois ou quatre syllabes versent dans l'oreille je ne sais quelles sonorités de fanfare, joyeuses et glorieuses; soufflent au visage je ne saîs quel esprit de vie rafraîchissant et tonifiant à l'égal des brises marines venues du large.

Ces choses se comprennent.

Homme, Lacordaire fut l'incarnation des dons qui nous paraissent le plus dignes d'être prisés: la beauté virile, le courage, la fidélité dans les pures tendresses.

Qui n'a vu, et qui, l'ayant vu, n'a retenu ce portrait de lui peint à Rome, où palpite tant de jeunesse recueillie et méditative, ce front incomparable, ces yeux « noirs aux longues paupières » largement et loyalement ouverts, cette bouche qui exprime l'incapacité d'un sentiment, ou trivial ou bas ou lâche?

Or, tel il paraissait devoir être, tel il fut. Il n'eut ni défaillance de caractère, ni félonie de cœur. Son intrépidité dans le domaine de

l'action, de l'idée, de la parole qui est encore une action, ne craignit rien, ne se lassa de rien.

Son amitié avec Montalembert rappelle les amitiés idéales rêvées par les poètes : celle de Nisus et d'Euryale, ou mieux celle de ces Gaulois dont parle Chateaubriand, lesquels, jeunes et beaux, se liaient l'un à l'autre par une chaîne de fer afin de s'assurer qu'aucune chance du combat ne les séparerait et qu'ils tomberaient ensemble, à moins d'être victorieux ensemble.

Ecrivain, Lacordaire a trouvé des formules de Docteur et d'Homme d'Etat ; il ne lui a pas échappé un mot indigne d'un honnête homme.

Orateur, il évoque quasi nécessairement la pensée de Bossuet ; non qu'il ressemble à l'imposant et sculptural Évêque de Meaux, ni qu'il l'égale. Si on eût dit à Lacordaire qu'il égalait Bossuet, il eut tenu ce discours pour une impertinence. Il n'a de Bossuet ni la force calme, ni la magnificence. Il s'élève parfois aussi haut ; mais c'est, pour ainsi dire, comme le faucon, auquel Dieu donna un si fier courage qu'il peut pousser quelque raid jusqu'aux régions où habite l'aigle, sous la condition

de redescendre bientôt, faute de la vigueur d'aile du roi des cimes.

Tout de même, sera-ce peu d'avoir visité ces hauteurs ?

Être, chez nous, le plus élevé des orateurs sacrés, après Bossuet, c'est occuper une place assez enviable encore, ce semble.

Religieux, Lacordaire fut plus qu'un modèle. Il fut un héros.

Ces vertus, ces qualités sont si rares que je sens vivement la difficulté de les louer.

Beaucoup de vous, mes Révérends Pères, auraient mieux suffi à cette tâche. Vous n'avez pas voulu. Il vous a paru que c'eût été vous glorifier vous-mêmes que glorifier le restaurateur de votre Ordre en France ? C'est juste, sans doute ; plus même que votre modestie ne vous permet de le penser. J'accomplirai donc, en esprit de déférence, le ministère que vous m'avez confié.

Pour cela, insistant sur les idées que je viens d'énoncer, je montrerai comment Lacordaire fut, dans le Pays, un grand citoyen ; dans l'Église, un apologiste de génie ; dans le cloître, un moine accompli.

Si cet hommage, où je mets toute mon

admiration pour le Père, et toute ma sympathie pour les fils, paraissait insuffisant, ce ne serait pas à moi seul que cet auditoire devrait pardonner, ce sera aussi à vous, enfants très chers et très révérés de saint Dominique.

Il est impossible de décrire dans une définition adéquate, le constitutif, l'essence du civisme parfait. Et la raison de cette impossibilité est saisissante.

Si en effet, plusieurs caractères identiques, et qui sont comme des signes de famille, se retrouvent, quels que soient le temps et le lieu, chez ces hommes augustes que nous appelons grands citoyens, quelques autres varient, suivant les circonstances. Je m'explique :

Le grand citoyen aime ardemment son Pays.

Nous le savons, Chrétiens ! C'est même notre honneur que nous le sachions deux fois : une première, par la dictée de nos instincts les plus profonds ; une seconde par l'affirmation la plus haute de notre foi religieuse.

De cela, en effet, comme de tout ce qui est bon et beau, le Christ ne nous a-t-il pas

donné l'exemple? N'a-t-il pas chéri Jérusalem jusqu'à tirer de son cœur des gémissements ineffables, inouïs avant Lui, inimités depuis? « Jérusalem ! Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les prophètes, qui les lapides, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ! Et tu n'as pas voulu ! » Puis, prévoyant les désolations, les ruines qui allaient fondre sur l'incrédule cité, il pleura !

Non, il ne serait pas le disciple de Jésus, celui qui demeurerait indifférent aux destinées de la Patrie !

En conséquence de ce noble amour, le grand citoyen poursuit la réalisation de certains progrès, l'avènement de certaines institutions, que sais-je ? la conquête de certaines richesses matérielles et morales, qu'il estime indispensables ou simplement utiles au Pays ; et il se trouve de telle humeur, qu'ayant perçu cet idéal de marche en avant, rien ne l'empêchera de s'y dévouer, cœur, corps, âme ; rien, ni les séductions de la tranquillité, ni l'attrait du bien-être, ni même l'attachement que nous portons tous à la vie.

Prêt à tant de sacrifices, c'est chose natu-

relle que le grand citoyen influe sur le présent et sur l'avenir du Pays. Assurément, il n'est pas indispensable qu'il ait remué les multitudes comme Démosthène en Attique, Cicéron à Rome, Washington en Amérique, Mirabeau en France, O'Connell en Irlande; il faut pourtant qu'il ait creusé son sillon dans l'existence publique des siens, et que, lui passé, sa trace demeure visible. Sans ce succès, il pourra être un bon citoyen, ce qui est quelque chose, il ne sera pas un grand citoyen.

Donc, amour du Pays, vouloir arrêté de lui imprimer un mouvement progressif; énergie indomptable mise au service de ce vouloir; succès au moins approché de cette énergie, telles sont, à notre avis, les caractéristiques absolues du grand citoyen.

Mais il est trop clair que son activité sera appliquée d'après les conjonctures : autre sera-t-elle si le Pays est en paix et autre s'il est en guerre; autre s'il est dans la main du pouvoir absolu et autre s'il jouit des franchises d'une charte; autre s'il est en république, autre s'il est en monarchie. D'un mot, tous les grands citoyens ont devant le regard, les aiguillonnant, l'image sacrée d'une Patrie prospère,

mais les conditions de cette prospérité ne sauraient leur apparaître perpétuellement semblables à elles-mêmes.

Lacordaire connut-il le zèle du Patriote ? et quel fut son idéal civique ?

Il aima la France ardemment.

Nos villes, nos campagnes, nos ciels tempérés et fins, nos horizons moyens, ni trop vastes, ni trop bornés, communément, lui étaient doux. Exilé volontairement, il en eut la nostalgie. Nul n'a dépeint, plus pieusement que lui, certaines de nos provinces.

Il comprit notre âme nationale. Il la vit batailleuse, chevaleresque, catholique en religion ou rien. Il a chanté nos prédestinations historiques, nos coups d'épée, nos splendeurs littéraires.

Il a tressailli de toutes nos gloires. Autant que Berryer, il pardonnait à la Convention ses crimes, parce qu'elle avait repoussé l'invasion. Plus que Berryer — et trop suivant quelques-uns — il était pris par l'admiration de Bonaparte. Les victoires du soldat sembleraient lui avoir parfois voilé les rudesses de l'Empereur. Il n'a point blâmé Richelieu d'avoir oublié sa pourpre de cardinal pour se

souvenir de sa simarre de ministre en poursuivant les intérêts de la France plus que les avantages séculiers de l'Eglise. La France! La plus grande France! ainsi voulait Lacordaire.

Mais par quels moyens politiques entendait-il la créer ?

Constitutionnellement, il ne fut pas républicain, comme Lamennais, ni monarchiste parlementaire comme Montalembert.

Socialement, fut-il démocrate ?... Je serais porté à l'affirmer, surtout si ce terme « démocrate » était nettement expliqué. Quoi qu'il en soit du nom, ses sentiments ne sont nullement douteux.

Le « J'ai pitié de la foule » de l'Evangile sonnait dans ses oreilles de chrétien; et les échos de son cœur de prêtre donnaient à ce bruit un renforcement qui ne lui permettait pas de s'en distraire.

Dans un livre qui contient des beautés supérieures, le P. Gratry a écrit cette phrase, qui étonnerait sous une autre plume que la sienne: « Que ne puis-je vous faire comprendre le but propre de tout ce traité de morale, le point simple que j'ai en vue: ce but, ce point simple, c'est de changer le monde! »

Changer le monde! Lacordaire ne voulait pas changer le monde : il voulait le continuer. Il le prenait tel qu'il le trouvait en France en 1789 — une époque! plus qu'une date, a dit de Maistre. — Il l'acceptait là, tout entier. De la « Déclaration des Droits » il faisait sa « Bonne Nouvelle » politique.

Or, voici : il croyait s'apercevoir que le mouvement de 89 attendait son développement logique, qu'il était à l'état d'argument, qu'il n'avait guère profité qu'à la Bourgeoisie; et alors tout son être plébéien sursautait, s'indignait, l'esprit de ces Gracques dont il a souvent parlé l'agitait, et se tournant vers ceux qu'il accusait de l'avortement partiel d'une entreprise magnanime, — tout en reconnaissant leurs qualités, — il leur criait : « Qu'avez-vous fait pour le corps du peuple ? Qu'avez-vous fait pour son âme?... »

Conclusion : il appelait l'ère d'une justice plus large et plus effective. Avec ses collaborateurs de l'*Avenir*, il en étudiait presque fiévreusement les lois. Il s'émouvait sur toute solution d'économiste, secourable à la détresse des masses. Le salaire de l'ouvrier,

les heures de son travail et de son repos, son aisance, la salubrité de ses demeures, la moralité de sa famille, la brutalité des règlements qui empêchaient les artisans de s'entendre, le passionnaient; et en compagnie de Lamennais, de Chateaubriand, de Lamartine, « des cœurs de poète et des esprits de haut vol » inspectant l'horizon, il prophétisait l'approche des jours inévitables.

Vous avez bien entendu, n'est-ce pas, que, pétri de cette terre rare, il n'appartenait pas au troupeau des âmes honteuses, « nées pour la servitude ».

Dédaigneux de la question des formes gouvernementales, dont aucune n'a trouvé en lui un adversaire ni un fidèle, il ne demanda à la monarchie légitime, au gouvernement de Juillet, à la République de 1848, au second Empire, que la liberté. La liberté était sa folie, son autel et son foyer. Dans la mesure où ils accordaient la liberté, il accueillait les gouvernements ; dans la mesure où ils combattaient la liberté, il les repoussait. Il n'admettait pas que le droit particulier fut limité par autre borne que le droit particulier, ou l'intérêt public clairement démontré. Rame-

nant les discussions de l'abstrait au concret, de la thèse à l'hypothèse, tout acte, toute loi, qui n'avait pas pour terme la liberté, lui paraissaient dignes de détestation. Qui a flétri comme lui la révocation de l'Edit de Nantes? Et en revanche, qui a dénoncé plus que lui les emmenottements légaux dont furent meurtris les poignets de l'Eglise?

La liberté pour soi! La liberté pour autrui!

Qu'il devait donc être beau, ici, dans cette chaire, au-dessus de la foule frémissante, secouant sa robe — j'allais dire sa toge! — de moine et s'écriant : « Moi aussi, je suis une liberté! »

Et dans la salle de rédaction de l'*Avenir*, frappant d'estoc, de taille, le glaive toujours haut, l'âme toujours égale au glaive, dressé contre tout envahisseur des indépendances religieuses ou civiques.

Et dans l'école de la rue des Beaux-Arts, revendiquant entre Montalembert et De Coux, au nom de sa dignité de Français, au nom de l'autorité des Pères de famille, au nom de la Charte, au nom des droits de la conscience, la faculté d'apprendre à lire, à écrire, à compter aux enfants du peuple.

Et dans le Palais des Pairs, terrassant ce procureur général Persil, qui put bien le faire condamner avec Charles de Montalembert. « Maître d'Ecole et Pair de France » à cent francs d'amende, mais qui ne put l'empêcher, l'infortuné! d'avoir jeté dans notre sol le plus profond et le plus résistant, ce germe de la liberté d'enseigner qu'il n'appartient à personne d'arracher, dût-on, pour un temps malheureux, en gêner l'efflorescence.

Et ici, et là, et partout, applaudissant quiconque brisait une chaîne; — braves de Missolonghi qui s'enterraient sous leurs murailles, Mérode qui libérait la Belgique, O'Connell qui agitait l'Irlande, Czartoryski et Chlopicki qui faisaient des prodiges de valeur dans les plaines douloureuses de la Pologne.

Ah! la pure et dévorante flamme! Même sous les glaces de sa précoce vieillesse, il ne permit pas qu'elle s'éteignit. Elle fut une des grâces les plus séduisantes de son exquise nature.

Lors d'un procès quelconque, Lacordaire discutait avec l'Avocat du roi. Celui-ci — on ne sait qui — hasarda cette banalité de mauvais goût, que les Prêtres sont les ministres

d'un souverain étranger. Lacordaire se leva impétueusement du banc des accusés et regardant bien droit l'imprudent : « Monsieur, dit-il, nous sommes les ministres de quelqu'un qui n'est étranger nulle part : nous sommes les ministres de Dieu » L'auditoire applaudit; et un ouvrier, se précipitant, les mains tendues, cria : « Mon curé, mon prêtre, comment vous appelez-vous? Vous êtes un brave homme! »

Oui, mon frère l'homme du peuple, tu as bien parlé! C'était un brave homme, celui qui servit avec une ardeur inlassable les causes fraternelles de la France, de l'honneur, de la justice. C'était un brave homme, celui qui flétrit toutes les entreprises du fort contre le faible et encouragea tous les succès légitimes du faible contre le fort. Ah! que j'aurais donc voulu l'entendre saluer au nom de l'éloquence, du courage, de l'humanité, du christianisme, cette tribu de paysans qui renouvelle là-bas, dans les plaines de l'Afrique Australe, les exploits sacrés de Sparte. Quel hymne d'admiration, pensez-vous, et quels grondements de colère! Ce qu'il ne peut plus faire — si cendre obscure que je sois, comparé à ce limpide airain, — je le ferai en son lieu et place. Non!

il ne sera pas dit qu'un Évêque catholique, en trouvant l'occasion, n'aura pas, de la chaire la plus élevée qui soit au monde, offert son hommage à ces héros qui défendent là-bas leurs champs, leurs traditions, leurs foyers, leur honneur de baptisés, et ce qui est bien plus que tout cela, le principe que, fût-on très fort, fût-on très riche, et eût-on le désir de devenir plus fort et plus riche, on n'a pas le droit de chasser un peuple comme on chasse un troupeau... encore moins de l'assassiner. (*Applaudissements et bravos.*) Faites silence, je vous en supplie. Ce n'est pas le jour d'applaudir. Lacordaire se fût plaint de vous, lui qui ne voulait pas qu'on applaudisse la parole de Dieu.

Oui, c'était un brave homme, ce patriote qui n'exploita pas le Pays, ce démocrate qui voulait les multitudes honnêtes et religieuses, ce libéral qui prétendit garder ses franchises et n'empiéta sur celles de personne, ce concitoyen du genre humain qui peina en quiconque souffrit, fut enchaîné en quiconque porta des liens, sentit grandir son droit à mesure que grandissait le droit universel. Ce fut un brave homme, ce paladin impitoyable à la

seule iniquité et à la seule tyrannie. Tu as bien dit en ton style, mon frère l'ouvrier, et moi je n'ai pas mal dit, non plus, dans le mien, quand ce brave homme, je l'ai appelé un grand citoyen !

Ce citoyen, qui pouvait tout ambitionner, ambitionna le sacerdoce.

Comment la chose advint, je n'en suis pas informé avec détails. Lacordaire a ce trait de plus d'une âme fière d'avoir peu aimé à se mettre en récits. Cela se fit par un enveloppement imprévu et souverain de la lumière dont il a dit lui-même « qu'elle n'est ni la lumière physique ni la lumière métaphysique, qu'elle est la lumière translumineuse », la même qui terrassa Paul sur le chemin de Damas. Au cours de ses conférences de 1843, Lacordaire l'a décrite avec une précision admirable, en homme qui la connut personnellement.

Or, dans l'Église, les ministères sont nombreux. Lacordaire fut appelé au plus retentissant, celui de l'Évangélisation ; et comme si Dieu n'avait pu souffrir que son serviteur élu demeurât médiocre en quelque ordre que ce

fût, il lui accorda d'être un admirable apologiste, le Maître de l'Apologie au dix-neuvième siècle, le Maître même de toute Apologie — je l'ai dit déjà, — n'était Bossuet.

Tout le prédestinait à cette grâce sublime : ses erreurs, son génie, sa docilité filiale à l'Église.

Les répugnances de ses contemporains à croire lui étaient familières. Pour deviner leurs inquiétudes, leurs préjugés, leurs susceptibilités, leurs faiblesses, il lui suffisait de se souvenir.

A douze ans « il avait fait sa première communion et goûté sa dernière joie religieuse ». Dès lors, confesse-t-il, les ombres s'épaissirent autour de son âme. Une nuit froide l'entoura de toutes parts. Il ne reçut plus de Dieu aucun signe.

La profession de foi du Vicaire Savoyard fut son unique et total symbole.

Il savait donc pourquoi on s'abime dans l'incrédulité, pourquoi on y demeure, comment on en sort. Quand on a ces souvenirs, la compassion et le respect pour ceux qui tâtonnent « dans la nuit froide », jaillissent plus spontanément encore du fond de l'être

sacerdotal, et il devient relativement facile de mettre le doigt sur ce point d'âme très délicat et un peu obscur par où rentrent les certitudes jadis perdues. Si Justin n'eût point parcouru la longue odyssée intellectuelle qui le mena d'Epictète à Aristote, d'Aristote à Pythagore, de Pythagore à Platon; si Tertullien ne nous fût venu du Paganisme, auraient-ils fondé la dynastie des apologistes?

Lacordaire, d'ailleurs, était armé comme peu le furent de ce glaive de la parole décrit par l'apôtre. Sensible jusqu'à l'extrême, à l'élément divin de l'idée, — l'élément qui excite l'esprit et le féconde, — il en percevait la chaleur et la lumière comme on perçoit la chaleur et la lumière de l'éclair, aux soirs orageux d'été, — instantanément : et sous le choc de cette impression pénétrante, son verbe subitement délié rompait ses digues et se précipitait, imprévu, fort, coloré, en torrent. Le Dieu que Mirabeau reprochait à Barnave de ne pas connaître habitait assurément en lui. Etudiant à l'Ecole de droit de Dijon, il avait étonné ses émules par ses improvisations; avocat stagiaire à Paris, il avait émerveillé Berryer. « Vous pouvez vous placer

au premier rang du barreau, lui avait dit l'orateur. Défiez-vous seulement de votre facilité. »

Or, tandis que je vous parle ainsi, je me demande : qu'est-ce cela, l'éloquence pour l'apologiste ? C'est beaucoup. Toutefois (nous le savons trop), ce n'est pas le fondamental, le premier nécessaire. Le fondamental, le premier nécessaire, c'est la volonté immuable, la volonté de roc, d'airain, de ne jamais se séparer de l'Église. A ce prix seulement, l'Apologiste est rassurant et béni.

Vous vous donnez pour le chevalier servant de l'Église, vous vous posez comme son défenseur, vous prétendez lui concilier et lui réconcilier les hommes hostiles, ou simplement ignorants d'elle. Je vous loue. Mais n'oubliez jamais que l'Église ne doit être servie, défendue, présentée que comme elle entend être servie, défendue, présentée. Vous êtes son soldat : elle reste la maîtresse des armes, de la tactique, des conditions de la paix. Tant qu'elle n'a pas parlé pour contenir votre courage, ou le diriger, allez : vous avez la lice ouverte. Si elle faisait un geste, un seul geste, rentrez dans le rang, observez la consigne.

L'Église bénit votre science, mais elle la juge. Vous savez bien qu'il faut qu'elle la juge.

Lacordaire fut imbu de ces principes jusqu'aux moelles de son âme, et l'effusion du sang le plus rouge de son cœur. Dans sa religion pour l'autorité de l'Église, il égala Fénelon, l'incomparable Fénelon. Nul de vous, Messieurs, n'ignore comment et pourquoi....

En ces temps-là vivait un prêtre illustre. Dialecticien inexorable, polémiste ardent, prophète audacieux, il avait apparu presque à l'improviste, en 1817, un volume à la main. Ce volume était intitulé : *Essai sur l'Indifférence.* Quelle que fût la modestie du titre, l'auteur fit irruption du coup dans la plus large et la plus éclatante célébrité. Le clergé, au moins celui qui prétendait à la vie de l'intelligence, se tourna vers Félicité de Lamennais, tout entier, ainsi qu'au matin, le voyageur sentant finir les ténèbres, se tourne en respirant longuement vers l'astre qui se lève.

Comment Lacordaire se dirigea vers la Chênaie, comment et dans quelle mesure il s'attacha au Maître, comment celui-ci, emporté par son humeur altière, finit par s'éloi-

gner de l'Église, je n'ai pas à raconter des événements qui ont marqué si profondément dans l'histoire de la pensée au siècle dernier. Je n'ai pas non plus à excuser. J'ai encore moins à accuser. Ce que j'ai à dire, c'est que Lacordaire ne put briser avec le prêtre breton sans traverser la plus terrible des crises morales.

Quoi ! ils avaient tant aimé la vieille mère Église ! Ils avaient tant combattu pour elle ! Ils avaient tant exalté le Pontife Romain ! Ils avaient tant rêvé un clergé rajeuni et retrempé dans l'inévitable séparation de l'Église et de l'État ! Ils avaient pu se tromper parfois ; ils faisaient de la politique : quel politique ne se trompe ? Mais ils se savaient si profondément sincères. Et voilà qu'on se refroidissait à leur égard ! Voilà qu'on les menaçait ! Voilà que le chef était blâmé, l'école blâmée, les doctrines blâmées ! Adieu les chères et fières idées pour lesquelles on avait travaillé en commun ; l'autorité les répudiait. Adieu les beaux espoirs de renouvellement ecclésiastique qu'on avait caressés ; l'autorité les déclarait chimériques. Adieu les fidèles que l'on avait groupés : l'autorité licenciait le

bataillon des fidèles. Adieu, non certes la cause (la cause est immortelle), mais la manière dont on avait servi la cause; l'autorité la repoussait.

L'autorité! L'autorité! Eh! l'autorité a-t-elle des droits contre le génie?

L'autorité! L'autorité! L'autorité voit-elle juste quand elle ne voit pas comme les inspirés?

Où Lamennais se perdit, Lacordaire se sauva. Il savait que ni l'Inspiration ni le Génie ne peuvent prévaloir contre l'Autorité. L'autorité avait prononcé. Sans retard, sans hésitation, sans ambage, il se courba humblement sous la main et le joug de l'autorité.

Et maintenant, relève-toi, jeune prêtre! Ouvre tes lèvres qui se scellèrent par obéissance. Parle! Monte dans la chaire de Notre-Dame de Paris. Convoque sous les vieilles nefs étonnées des multitudes que le moyen âge n'avait su leur montrer. Interroge hardiment cette jeunesse, qu'elle soit libérale, qu'elle soit absolutiste. Tu la connais bien; tu fus ce qu'elle est! Demande-lui ce qu'elle te veut. Jette-lui ton cri fameux, celui qui remua jusqu'aux entrailles le noble Quélen et le fit

pâlir : « Assemblée, assemblée, que demandez-vous ? Que voulez-vous de moi ? La vérité ! Vous ne l'avez donc pas en vous. Vous la cherchez donc. Vous voulez la recevoir. Vous êtes venus ici pour être enseignés ». Oui ! enseigne ces âmes, jeune prêtre. Subjugue ce siècle. Les hommes ne connaissent plus les chemins de l'Église. Du geste, invite-les à te suivre. Sois leur archange ! Tu as cru avec humilité, tu enseigneras avec maîtrise, car telle est la loi des contrastes dans le gouvernement de Dieu.

Lacordaire a tenu dix années la chaire de Paris, une année celle de Toulouse. Avec quels procédés, quelle méthode, quels succès ?

Son style est bien à lui, quoiqu'on puisse y saisir un reflet, une lueur du grand astre d'alors : Chateaubriand. Sa phrase chargée de réminiscences de l'antiquité profane, ou de la période révolutionnaire, ou de l'épopée impériale, ne va pas sans quelque emphase parfois ; parfois aussi, prenant l'extrême opposé, elle recherche une simplicité voulue. Toujours elle sonne bien et court rapidement au but d'une allure martiale et conquérante.

Son action, à interroger ceux qui l'enten-

dirent, fut émouvante. Il eut le geste rare. Sa voix, souple et vibrante plutôt que forte, passait facilement des notes graves aux plus élevées. Son visage, transfiguré par la flamme intérieure, resplendissait.

Il fut de ceux qui possèdent la puissance mystérieuse, magnétique peut-être, de s'attacher, dès qu'ils paraissent, tout auditoire, auditoire de théâtre, auditoire de parlement, auditoire de place publique, auditoire d'église.

On a vu, ici, des milliers d'hommes, soulevés à demi, pour boire le verbe capiteux qu'il leur versait, et haletant, et ne respirant plus de peur d'en perdre une goutte. On a vu ces augustes murailles frémir du fracas des applaudissements qui l'acclamaient. Chateaubriand, Lamartine, Berryer lui ont offert les palmes d'une admiration ardente. Les sots et les jaloux ne lui ont pas ménagé leurs morsures. Rien ne lui a manqué parmi les témoignages que l'homme rend à l'homme.

Sa théologie était profonde. En vérité, c'est un Père de l'Église qui a prononcé les conférences sur la Trinité, sur les sanctions du gouvernement divin, sur l'incorporation de Dieu à l'humanité, sur le commerce de

l'homme avec son créateur, d'autres encore ; et ce Père, le plus éclairé du siècle, a vu très avant dans le nuage derrière lequel se dérobe la face infinie de Dieu.

Ce qui en a trompé plusieurs sur l'étendue et la solidité des connaissances de Lacordaire, ce fut, je pense, la parfaite nouveauté de sa parole et son parfait désintéressement. Il ne céda jamais à la tentation subtile de faire acte d'érudit. Apôtre, rien qu'apôtre, il proportionnait le dosage théologique de ses discours au tempérament de son siècle.

Aussi bien le connaissait-il par cœur ce siècle, tant il lui avait appartenu, tant il lui appartenait encore. Il le savait pressé, impatient, peut-être incapable des longues déductions, touché par les faits plus que par les idées.

Lui-même, n'avait-il pas fait son premier pas de retour vers la Religion, poussé par ses convictions sociales ? Ne s'était-il pas intéressé au christianisme pour avoir vu qu'il est la plus civilisatrice des religions, et dans le christianisme n'avait-il pas choisi le catholicisme parce qu'il est le plus complet des christianismes ?

Pourquoi ne pas mener ses auditeurs par les chemins qu'il avait suivis ? Il avait abouti. Pourquoi ses auditeurs n'aboutiraient-ils pas ? Donc il se lança hardiment.

L'ancienne apologétique, Messieurs, procédait comme il suit. Elle commençait par exposer la notion et prouver la réalité de l'Être Infini. Elle établissait ensuite que cet Être Infini peut et doit se mettre en communication avec nous par la Révélation. Elle affirmait que l'Être Infini n'a pas failli à cette obligation morale, puisqu'il a envoyé Moyse, les prophètes, et enfin Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle disait que Jésus a fondé une Église armée du pouvoir d'enseigner par ses symboles, de régir par sa discipline, de sanctifier par ses sacrements. Au moyen de certaines notes, elle discernait des Églises fausses, l'Église vraie ; enfin, elle concluait que l'homme raisonnable doit se jeter dans les bras de l'Église catholique. C'était bien cette exposition, c'était ferme, c'était vrai. C'était lent aussi et quelque peu spéculatif.

Or, ce n'était pas intangible. Les dogmes sont immuables, le mode de démonstration des dogmes ne l'est pas.

Eh bien ! si on commençait par poser hardiment l'Église devant le siècle ; puis, si on rappelait que cette Église est l'établissement religieux le plus ancien dans le temps, le plus vaste dans l'espace, le plus cohérent dans l'unité, le plus fécond en aptitudes moralisatrices, le plus riche en productions d'arts, le plus influent sur le droit, la justice, la civilisation. Si on prouvait que ses services aux individus, aux familles, aux sociétés, ne se comptent pas... De là, il serait plus facile, sans doute, d'élever le siècle jusqu'à Jésus-Christ, fondateur de l'Église, et à Dieu, son père. Cette procédure, il est vrai, serait allégée autant que possible de métaphysique, elle palpiterait de faits contrôlables dans le passé et le présent. En vaudrait-elle moins ? au contraire, n'aurait-elle pas quelque chance de plus d'agréer à l'esprit public ?

Lacordaire, Messieurs, n'hésita pas. Il estima que cette seconde méthode, quoique nouvelle, était la bonne : il la prit.

Je dis qu'il la prit et je lui fais tort, car je le prive d'un des attributs du génie : l'originalité. Lacordaire ne la prit pas, puisqu'elle n'existait pas avant lui : il l'inventa.

Et le succès?

Le succès répond celui-ci, nul. Lacordaire fit monter sur les confessionnaux; il n'y fit pas entrer. Sur quoi l'on pourrait observer, que ce n'est pas rien de faire monter sur les confessionnaux.

Le succès, répond celui-là, prodigieux; Lacordaire convertit l'opinion.

Non. Ni cette critique, ni cette louange.

Le vrai, c'est que Lacordaire, soit à Paris, soit en province, ramena des âmes. Nulle part son ministère ne fut stérile.

Quant à l'opinion, c'est une reine à tête dure, qu'un seul conseiller ne fit jamais changer d'avis.

Toutefois, Lacordaire l'influença profondément.

On le vit bien en 1848.

Temps étranges où, sur la confusion des événements, passe un large vent de généreux désirs, si généreux qu'ils en deviendront souvent irréalisables. La chute d'un trône est l'épilogue d'un banquet. Un roi qui n'a rien de naïf, s'en va silencieusement, plutôt que de résister à son peuple. Les palais sont saccagés et l'image du Christ en croix est portée en

triomphe. Les conférences de Notre-Dame s'ouvrent au jour dit, de peur que l'émeute demeure sans Evangéliste. L'archevêque de Paris placarde ses mandements parmi les harangues du gouvernement provisoire. La gloire littéraire porte un poète à la dictature morale de la nation. L'éloquence abat le drapeau rouge. Le suffrage universel, sincère et inexpérimenté comme l'enfant qui vient de naître, choisit les représentants les plus contradictoires, pourvu que leur libéralisme soit réputé.

Lacordaire, sans avoir rien sollicité, fut porté par huit collèges. Comme un remous puissant produit au centre d'une vaste étendue d'eau va se propageant jusqu'à l'extrême rivage, sa célébrité, partie de Paris, avait gagné la province la plus reculée.

Paris lui donna soixante-deux mille suffrages. Marseille l'élut.

La robe blanche qu'il avait portée dans la chaire de Notre-Dame, parut à la tribune de l'Assemblée nationale. Dans la soirée du 4 mai, les ouvriers firent au Dominicain une ovation à laquelle se compare seulement le triomphe décerné à Lamartine. Ils s'inclinaient

devant l'orateur sacré, dont l'enseignement jeune et ancien les instruisait depuis tant d'années. Ils acclamaient le défenseur du peuple et le défenseur de Dieu.

On put croire un instant que parmi les tiédeurs du renouveau se célébraient les fiançailles de la Démocratie et de la Religion. Le projet d'union, sans doute, se rompit. Il se trouvera souvent, toujours peut-être, quelqu'un ou quelque chose pour rompre ces pactes. Encore reste-t-il que c'est grandeur sublime d'avoir, ne fût-ce qu'une heure, incarné en sa personne, du seul droit du génie, l'Église, et d'avoir tendu, en son nom, à la Démocratie une main fraternelle et révérée. Lacordaire eut ce destin, lequel ne fut pas au-dessus de ses services, ni, nous allons le voir, de ses vertus.

Je viens de parler de robe blanche et de Dominicain...

Lacordaire fut donc moine Dominicain? Oui, moine Dominicain.

Il y aurait un chapitre de psychologie à écrire, beau peut-être, sous ce titre : Pourquoi Lacordaire devait finir moine.

Au fait, il avait toute l'âme nécessaire pour aboutir là.

Il ne fut jamais mondain. Il fréquenta des amis : il ne fréquenta pas leur salon. Ce théologien philosophe, ce penseur, cet orateur des cathédrales, ce moderne, amoureux de son temps, se sentait par l'imagination, du moins, très voisin de la nature et très épris du passé.

Un sentier abrupt au flanc de la montagne, une vue de mer, un coucher de soleil derrière un bouquet d'arbres, moins que cela, beaucoup moins que cela, un modeste potager ravissaient son âme fière, vibrante, mais infiniment candide.

Que si maintenant au milieu du décor champêtre se dressait quelque moutier franciscain, dominicain, bénédictin ; si au centre du quadrilatère claustral se retrouvait le puits symbolique, couronné de mousses fraîches ; si à la lumière coulant par les portiques, on pouvait lire, inscrite sur les murailles, la preuve authentique des nombreuses années et des plus nombreuses vertus qui avaient passé là ; si de vastes chênes ou des pins droits protégeaient les allées de l'enclos contre les ardeurs

du soleil d'été et sonnaient tristement sous les violences du vent, l'hiver, le ravissement de Lacordaire devenait de l'extase.

Que voulez-vous ? Il n'était pas pour rien l'ami de Montalembert. Il connaissait l'histoire des vieux moines ; il s'en était nourri. Benoît, François d'Assise, Dominique, Jean de la Croix, Félix de Valois, son compatriote Bernard, quand il parcourait les lieux où ils avaient séjourné eux ou leurs fils, lui faisaient des signes. A Rome, principalement, il les évoquait, les rencontrait à chaque détour de rue. Il parlait avec eux tout bas. Il était trop humble pour s'estimer de leur parenté. Il était trop vrai pour ne pas penser qu'il serait glorieux et salutaire d'en être.

Et puis qu'étaient-ils que des proscrits, ceux-là ? Des proscrits ! Comment un être de liberté, tel que lui, n'aurait-il pas été tenté de pitié pour des proscrits ? Ne serait-il pas beau d'éclairer la loyale France sur le faux de son préjugé antimonastique ? Ne serait-il pas beau de faire dater de soi une ère nouvelle pour les Ordres religieux en convainquant l'opinion d'abaisser devant eux des barrières trop jalousement levées ?

Vous comprenez les séductions d'un pareil projet : mais il avait trente-sept ans !

Trente-sept ans ! A trente-sept ans, change-t-on son existence de fond en comble ?

Dans l'exorde fameux de son panégyrique de saint Benoît, Bossuet se demande quel est le mot, le précepte qui résume toute la perfection du chrétien et du moine ; et il répond : « Le croiriez-vous, mes Frères, si je vous dis que toute la doctrine de l'Évangile, toute la discipline chrétienne, toute la perfection de la vie monastique est entièrement renfermée dans cette seule parole : *Egredere*, Sors ! La vie du chrétien est un long voyage durant le cours duquel, quelque plaisir qui nous flatte, quelque compagnie qui nous amuse, quelque ennui qui nous prenne, quelque fatigue qui nous accable, aussitôt que nous commençons de nous reposer, une voix divine s'élève d'en haut qui nous dit sans cesse, sans relâche : *Egredere*, Sors ! »

Ces paroles du grave Bossuet reviennent naturellement lorsqu'on réfléchit sur les perplexités par où dut passer Lacordaire.

Son existence virile n'avait été jusqu'à sa trente-septième année qu'une perpétuelle agitation.

Etudiant sans foi, sous la poussée de la grâce, il avait secoué le scepticisme. Avocat d'avenir, il avait quitté la toge pour la soutane du séminariste. Aumônier de Religieuses, il avait abandonné le recueillement de ses études pour se jeter dans le journalisme le plus militant. « Pèlerin de Dieu et de la liberté », il avait à Rome, sur un conseil du Pape, brisé sa plume de polémiste. Disciple de Lamennais, il s'était séparé du Maître. Conférencier de Stanislas, il avait été porté par les vœux de la jeunesse catholique à la chaire de Notre-Dame. Depuis seize ans, il marchait, marchait, sortant d'un lieu pour passer dans un autre lieu; nul repos, nuls ombrages, de la fatigue, de la chaleur brûlante, toujours.

Mais voilà que sa vie s'asseyait. Les amitiés les plus attentionnées le sollicitaient. Les âmes qu'il éclairait se donnaient à lui. La jeunesse des écoles lui faisait cortège. Il commençait d'être assez haut pour que l'envie desarmât ou qu'il l'entendit peu. Allait-il donc quitter tant d'avantages certains, éteindre tant de foyers très chauds? Allait-il, étant son maître, courir vers la dépendance; étant un homme fait,

s'astreindre aux pratiques d'un novice; ayant une carrière commode, sinon large, se précipiter vers les gênes de la pauvreté ?

L'étoile luisait : il n'en détourna pas ses regards. Sans se demander vers quels Calvaires ou quels Bethléems elle le menait, il la suivit.

Le 9 avril 1839 il prit l'habit des Prêcheurs. Dieu seul apprécia la générosité de cet acte.

Dès lors il se jette avec son habituelle ardeur dans la carrière de la sanctification. Il en parcourt toutes les étapes, même les étapes sanglantes. Il a compris que tel est son capital devoir.

Il repousse avec horreur la vaine complaisance. Jamais d'allusion à ses luttes, à ses travaux, à ses succès. Il poursuit la divine humilité — fondement des autres vertus — à travers les humiliations. Toute observation, tout reproche, même trempé de fiel, lui paraissent précieux. Il se choisit des correcteurs, ainsi qu'il s'exprime, dans chaque maison qu'il fonde. Il multiplie ses confessions générales afin de multiplier ses confusions; il se confie aux prêtres qui sortent de l'ordination, aux religieux ses frères, aux laïques

même. Pourvu qu'il se rabaisse dans l'estime des siens, aucun moyen qui ne soit bon.

L'exercice de l'autorité, dont il ne laisse jamais diminuer le saint dépôt, ne lui représente qu'une servitude. Souvent il lave les pieds de ceux qui lui doivent soumission ; et ce rite accompli par lui n'est nullement vide de sens. Une docilité qui ne serait que ponctuelle l'affligerait : il la veut volontaire. Il régit les âmes et les guérit. Il les conduit et les supporte ; à quel prix, ceux qui ont exercé le gouvernement ecclésiastique le devinent.

Il n'ignore pas ce que les maîtres disent de la sensualité, qu'elle doit être rigoureusement tenue en main : il la bride avec une énergie désespérée.

Les haires et les cilices n'étonnent pas son courage. Au soir de ses oraisons les plus admirées, il se prosterne sous les flagellations, les soufflets, les crachats dont il a supplié, à deux genoux, ses familiers de l'écraser. Et quand, après ces dures exécutions, son frêle corps tremble, meurtri, broyé, et quand ses disciples, comme épouvantés de leur œuvre de sang, implorent la grâce que leur obéissance ne soit plus mise à pareille épreuve : « Tout ceci

n'est rien, fait-il souriant. Vous, lorsque vous me voyez trop souffrir, vous vous arrêtez, mais lorsque Jésus-Christ se tordait à la colonne, ses bourreaux frappaient plus fort. »

Jésus disait : Si le grain de froment n'est pas jeté en terre, il demeure infécond, mais s'il meurt dans le sillon, il produit un épi par où il se multiplie au centuple.

Lacordaire sut mourir : la loi Evangélique s'accomplit.

Dans la pénurie et la contradiction, dans l'hostilité des Pouvoirs et la confiance des peuples, il fonda huit maisons, se suscita une légion de fils et créa un Tiers Ordre. Les disciples ont marché sur les traces du Maître. Ils ont hérité de sa popularité et de son éloquence. Moines, ils passent pour ne pas vivre en mésintelligence avec le siècle. Prêcheurs, ils sont l'honneur de la chaire française. Ils n'ont jamais cessé de tenir école de théologie à Notre-Dame. Ils ont donné à Lacordaire cette gloire, que l'Eglise doit le tenir pour un patriarche.

Est-il nécessaire d'ajouter que le citoyen et l'apologiste, loin de s'y trouver mal à l'aise et de s'y rapetisser, grandirent sous le froc? Ils

y grandirent tellement qu'ils inquiétèrent le Pouvoir absolu fortuitement campé à la tête du Pays.

L'honneur impérissable de ce verbe illustre est d'avoir gêné le Pouvoir absolu, de n'avoir pu coexister avec lui. Lacordaire ne voulut point, ne put point émousser son épée : elle fut brisée.

Il quitta Paris pour Toulouse, et Toulouse pour Sorèze : l'ombre l'attirait.

Une seule fois, il en sortit.

Emue de ce talent et de cette vertu, la Compagnie la plus illustre qui soit au monde pour sa culture d'esprit et ses traditions d'indépendance, l'Académie qui avait élu Chateaubriand, sans rechercher s'il pourrait seulement prononcer son discours de réception, élut Lacordaire.

Celui-ci n'en dissimula point sa gratitude.

Dans le discours qu'il prononça sous la célèbre coupole, il ne força point son talent. Il ne joua ni le subtil, ni le précieux, ni l'ingénieux.

Bossuet entrant à l'Académie avait déposé ses foudres et, sans prononcer un mot de son prédécesseur, avait disserté avec magni-

ficence et gravité sur la langue française, dont il se savait, je pense, un des créateurs.

Le temps n'était plus à ces expositions sereines. Lacordaire raconta Tocqueville. Mais à chaque phrase presque, on voyait s'ouvrir une fenêtre sur les événements dont se préoccupait l'opinion. Le citoyen ne cacha pas les périls qu'il prévoyait ; l'apologiste, sous les leçons de l'heure présente, laissa entrevoir celles de l'éternité ; l'homme se voila délibérément pour permettre au moine de paraître et de prouver que l'habit religieux s'était assuré l'estime des gens de bien.

Après cette suprême visite au pays et aux choses de la lumière, Lacordaire rentra dans l'obscurité de Sorèze. La maladie l'y attendait.

La lutte de la vie contre la mort dura dix mois.

Rapidement, il fut blanchi et dévasté, mais ne perdit point cette majesté qui le faisait comparer par les gens du peuple à un roi.

Montalembert alla le visiter. Il ne le reconnut point. Pauvres que nous sommes ! Non, Montalembert ne reconnut pas Lacordaire ! Il fut frappé seulement du grand air

d'un moine qui s'était avancé péniblement au-devant de lui, mais dont il ne se remettait plus le visage. « Je n'ai jamais vu, disait-il plus tard, beauté plus tragique ! »

En preuve que sa grande âme était bien maîtresse du corps qu'elle habitait, Lacordaire dictait quotidiennement des lettres à ses amis, travaillait à son Mémoire sur le rétablissement des Frères-Prêcheurs, se faisait lire l'Écriture, méditait la *Préparation à la mort* et l'*Acte d'abandon*, consolait les siens.

Les douleurs parlaient-elles trop haut et le contraignaient-elles à interrompre ses nobles occupations, il contemplait un crucifix suspendu devant lui : « Je ne puis le prier, disait-il, je le regarde ».

Lorsque commencèrent les froids de novembre, le mal s'aggrava.

Un jour, l'infirme cessa de se faire comprendre ; la langue qui avait enseigné les multitudes s'était liée. Il sentait son impuissance, et faisait parfois effort pour en triompher. Puis, définitivement vaincu, il souriait d'un mélancolique sourire, que lui-même eût comparé peut-être, au triste rayon d'un soleil

d'hiver qui se couche sur une ruine ; il ébauchait un geste d'acquiescement à la Volonté Suprême, baissait ses grands yeux, deux étoiles, toujours ; et se résignait.

Lui, il fut doux envers le silence.

Toutefois, il plut à Dieu que le grand moine lui rendît un dernier témoignage. Les heures d'agonie ayant donc sonné, on le vit se soulever, regarder fixement un point que lui seul découvrait, et dans un cri fort où passèrent toutes les convictions de sa foi chrétienne, toute la haute conscience des plus nobles combats livrés pour le Christ, tous les espoirs d'un cœur sublime, tous les souvenirs de cette vie religieuse, dans laquelle il avait servi Dieu, de sa parole, de son influence, de son activité calme et indomptable, de ses humiliations, de ses sacrifices, de ses exemples, de son sang, dans un cri, dis-je, qui dépasse les plus dramatiques qui soient échappés de ses lèvres, en appelant fermement et tendrement à Celui qui juge, pardonne, et récompense même un verre d'eau fraiche : « Mon Dieu, fit-il, ouvrez-moi ! ouvrez-moi ! ouvrez-moi ! »

Puis il redevint muet. C'était pour jamais

ici-bas. Le lendemain, fête de la Présentation de Marie, sans bruit, sans même provoquer l'attention des fidélités qui le veillaient, en un soupir que recueillirent seuls les anges et les saints de l'Ordre Dominicain, il rendit son âme à Dieu.

Certes, Messieurs, nous ne sommes pas dignes de dénouer la chaussure de ce grand homme. Cependant, fils de la même patrie que lui, et consacrés dans la même onction sacerdotale, nous portons les mêmes responsabilités devant le présent et devant l'avenir.

Nous devons donc glorifier l'Eglise, sauver les âmes, servir le Pays.

Ses moyens furent bons, prenons-les, autant, du moins, qu'il sera de nous.

Animons-nous aux vertus qu'il pratiqua, inspirons-nous des idées qui le dirigèrent. J'entends :

Echauffons en nous la crucifiante dilection de Jésus crucifié. C'est le principe de tout le reste.

Devenons de plus en plus apôtres. Son apostolat fut fait de science et de dévoue-

ment : le nôtre ne saurait être de qualité différente.

Aimons notre temps et notre pays.

Aimons notre Pays, dis-je, c'est la France. La France! Vous entendez, la France! Et après l'avoir nommée à vos oreilles et à votre cœur, ce n'est pas moi qui ajouterai un mot pour vous exhorter à la chérir.

Soyons de notre temps. Quel sera-t-il ? Quel sera ce siècle qui a deux ans ? Il fut souvent téméraire de tirer des horoscopes sur un berceau ; toutefois, sans être accusé de faire le prophète, ne pouvons-nous penser qu'il verra des changements sociaux faits pour étonner? Je crois bien que ce sera son signe propre.

Les masses sont en marche ascensionnelle vers la lumière, le bien-être, l'influence politique. Elles ne s'arrêteront pas. Rien ni personne n'est capable de briser leur élan, rien ni personne... qu'elles-mêmes.

Si, entraînées par leurs instincts, ou cédant à des impulsions néfastes, elles résolvaient de se faire violentes et intolérantes, de leurs propres mains elles auraient dressé l'obstacle.

Après des triomphes passagers, elles trouveraient des déboires durables. Les actions produites par la violence et l'intolérance, amènent des réactions où périssent les progrès acquis avec le germe des progrès futurs.

Vis-à-vis de ce mouvement qui commençait sous ses yeux, et duquel il annonçait qu'il durerait cinquante ans, et au delà, avant de produire quelque effet d'importance, Lacordaire n'était pas indifférent, et je crois bien rendre sa pensée en disant qu'à ce point de vue il aurait pris volontiers pour devise : ni révolutionnaire, ni rétrograde. Ces mots n'exprimeraient-ils pas notre suprême loi, à nous ministres de l'Évangile, comme s'inspirant d'une parfaite sagesse, d'une parfaite justice, d'une parfaite bonté?

. . . .

En l'année 593 avant le Christ, sur les bords d'un fleuve assyrien, Ezéchiel priait. Et l'extase fut sur lui. Et il vit son peuple, le peuple Hébreu, captif, défaillant, comme séché par un vent de fièvre, accouru des profondeurs mornes du désert. Et il entendit une voix qui lui disait : Fils de l'homme, tu vois la

détresse de mon peuple : mais va ! je vais lui envoyer un esprit, et il vivra !

Mon Dieu, envoyez-nous l'esprit de Lacordaire. Envoyez-nous l'esprit de sainteté, l'esprit de vérité, l'esprit de liberté...

Et nous vivrons !

PARIS. — IMP. G. MAURIN, RUE DE RENNES, 71.

